



POUR elle

SABRINA  
JEFFRIES

ESCORTE  
*de charme*

LA FRATERNITÉ ROYALE - 2

AVENTURES & PASSIONS



Escorte de charme

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Séduisant et sans scrupule

*N° 7398*

L'homme qui refusait d'aimer

*N° 7820*

Sur les traces d'un escroc

*N° 8562*

### **LES DEMOISELLES DE SWAN PARK**

1 – Le bâtard

*N° 8674*

### **LA FRATERNITÉ ROYALE**

1 – L'héritier débauché

*N° 7890*

2 – Escorte de charme

*N° 8015*

3 – Une nuit avec un prince

*N° 8121*

SABRINA  
JEFFRIES

LA FRATERNITÉ ROYALE – 2

Escorte  
de charme

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Bergerac*





POUR **elle**

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook pour avoir  
des informations exclusives :  
[www.facebook/jailu.pourelle](http://www.facebook/jailu.pourelle)

*Titre original*  
TO PLEASURE A PRINCE

*Éditeur original*  
Published by Poket Books,  
a division of Simon & Schuster, Inc.

© Deborah Gonzales, 2005

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2006

*À mon époux, râleur invétéré  
que je supporte depuis vingt ans :  
Je t'aime tel que tu es.*

*Merci à Deb Dixon pour ses précieux conseils.*





## Prologue

*Londres, avril 1814*

*La personne présentant une demoiselle  
à la cour doit être irréprochable. Si la famille  
de la jeune femme ne l'est pas,  
elle doit faire preuve de bon sens  
et ne pas imposer sa présence à la cérémonie.*

*Mlle Cicely Tremaine, Le Bon Chaperon,  
Guide pour les gouvernantes, dames de compagnie  
et préceptrices d'une demoiselle*

Marcus North, sixième vicomte de Draker, se leva du banc en marbre et traversa la terrasse pour se camper derrière les portes vitrées afin d'observer discrètement la salle de bal. Il se dit qu'il aurait l'air malin s'il se faisait surprendre en train de rôder dans les parages comme un espion...

— Bon sang ! Que faites-vous là ? s'exclama-t-on dans son dos.

Marcus se retourna et découvrit son demi-frère qui gravissait l'escalier menant à la terrasse de sa demeure.

Il venait de se faire surprendre comme un bleu !

— Je vous croyais reparti chez vous, à Castlemaine, dit Alexandre Black, comte d'Iversley, en s'avançant vers son hôte clandestin.

— J'étais en effet en route pour le Hertfordshire, mais j'ai changé d'avis à mi-chemin.

Il rejoignit le banc pour y récupérer le verre de madère qu'il y avait laissé.

— Et pour quelle raison ? demanda Alexandre.

— Je voulais m'assurer que tout se passerait comme prévu.

— Et quand bien même cela se passerait mal... que feriez-vous ? Débarquer au beau milieu de l'assemblée et vous occuper de tout ?

— Très amusant ! répliqua Marcus en jetant un coup d'œil inquiet vers la salle de bal des Iversley.

Les invités, au milieu desquels se tenait sa sœur, prenaient possession des lieux.

Il ne distinguait que le visage de sa chère Louisa qui avait relevé ses cheveux en une coiffure très à la mode, agrémentée d'une grande plume d'autruche. Elle était resplendissante ainsi et, de l'avis de Marcus, paraissait bien trop adulte : le portrait craché de leur défunte mère, brune aux yeux de biche.

Marcus but une grande rasade. Il doutait qu'Iversley et son épouse Katherine soient experts en matière de présentation d'une jeune lady à la cour. Surtout lorsque le frère de celle-ci était un paria qui alimentait les pires ragots...

— Comment s'est déroulée l'entrée de Louisa dans le monde ? s'enquit-il en détachant son regard de la porte vitrée.

— À merveille ! Elle a réussi à ne pas se prendre les pieds dans cette longue traîne ridicule que les jeunes femmes sont obligées de porter. D'après Katherine, c'était sa plus grande crainte.

Les convives s'écartèrent, ce qui permit à Marcus de mieux distinguer la toilette de Louisa et son corsage scandaleusement échancré. Il maudit le jour où il l'avait autorisée à venir en ville. Bon sang ! Aujourd'hui,

elle ressemblait plus à une lady de vingt-cinq ans qu'à une demoiselle de dix-neuf printemps.

— Je déteste cette robe. Elle est bien trop osée.

— Ah ! la mode est aux caracos qui révèlent les avantages de ces dames ! dit une voix familière derrière Iversley. Celui de Louisa est bien modeste, comparé à certains.

— Que diable faites-vous ici ? Louisa est ma sœur, et non la vôtre, rétorqua Marcus à son second demi-frère, Gavin Byrne, qui montait les marches une coupe de champagne à la main.

— Son entrée dans le monde faisait partie du marché conclu entre nous lorsque nous avons créé la Fraternité des Bâtards royaux. La moindre des choses était d'assister au bal donné en son honneur... puisque son propre frère en était absent, ajouta-t-il narquoisement.

— Vous savez pertinemment que je ne le peux pas. Ma seule présence ruinerait tous nos efforts.

— Alors, soyez gentil de ne pas traîner dans les parages. Si vous ne daignez pas nous honorer de votre présence, monsieur le protecteur, déguerpissez et laissez-nous, Iversley et moi, nous occuper de tout.

— J'ai confiance en Iversley, mais vous...

— Allons, messieurs ! intervint Iversley. Nous sommes tous à cran, ce soir, mais le pire est derrière nous. Il n'y a donc plus aucune inquiétude à avoir.

Marcus observa de nouveau le bal et tressaillit. Louisa adressait un sourire timide à un bel inconnu qu'on lui présentait.

— Qui est ce type ?

— Détendez-vous, répliqua Iversley. C'est un homme absolument respectable et, à ce qu'on m'a dit, plutôt un bon parti. Simon Tremaine, duc de Fox-Machin-Chose.

— Foxmoor ? maugréa Marcus. Katherine l'a invité ?

— Pourquoi pas ? Il est jeune, riche, et de surcroît célibataire.

— Le plus proche collaborateur de Prinny, marmonna Byrne dans sa barbe. Comme c'est intéressant...

— Je suis navré, dit Iversley, nous l'ignorions. Ni Katherine ni moi ne prêtons l'oreille aux commérages.

— Ils sont beaucoup trop occupés... à autre chose, rétorqua Byrne en lançant un regard entendu à Marcus.

— Oui, bon, nous n'avons guère eu l'occasion de... bredouilla Iversley. Je vous rappelle que Katherine a accouché il y a deux mois.

— Ah ! la vie du parfait époux ! ironisa Byrne. Draker pourra nous faire l'éloge de celle du célibataire endurci, n'est-ce pas Marcus ?

— Certainement ! acquiesça ce dernier.

Marcus enviait toutefois le sort d'Iversley, époux d'une femme très aimante et, depuis peu, père d'une petite fille. Il aurait échangé toutes ses richesses contre cela. Cependant, il devait se résoudre à l'idée qu'il ne serait jamais mari ni père.

Il concentra son attention sur Foxmoor qui guidait sa sœur vers la piste de danse.

— Prinny était-il à la Cour, aujourd'hui ?

— On m'a dit qu'il y était, dit Iversley sur un ton méprisant, mais je n'ai pas eu la chance d'y voir notre maudit paternel.

— Vous ne l'avez jamais rencontré ? demanda Byrne.

— Non, répondit Iversley. De toute façon, si je le croisais, cela ne changerait rien. Il ne sait même pas que j'existe. Et vous ?

— Je l'ai vu une fois, au théâtre, lorsque j'étais enfant. Mère me l'a montré depuis les coulisses, répondit Byrne avec dédain. Elle n'a eu de cesse de lui demander de me reconnaître, ne fût-ce qu'en privé. Bien entendu, il mourrait plutôt que d'admettre avoir eu un enfant avec une simple actrice irlandaise. Qu'auraient alors pensé ses fichus amis ?

Lançant un regard à Marcus, il ajouta :

— Si encore j'étais le fils du prince et de l'épouse respectable d'un gentleman...

— Je peux vous assurer que la dernière chose que je souhaiterais à quelqu'un serait d'avoir à frayer avec le prince. Pourquoi croyez-vous que j'ai tenu Louisa à l'écart pendant toutes ces années ? répliqua Marcus.

— Elle est sa fille ? s'exclama Iversley, interloqué. Je pensais qu'il n'y avait que nous trois ! Mais alors, si nous avons une demi-sœur...

— Détrompez-vous. Louisa a vu le jour l'année où Prinny s'est marié, alors que lui et ma mère étaient déjà brouillés. Et bien qu'elle soit effectivement la fille du vicomte, Prinny a montré un soudain intérêt à son égard. Il m'a expédié un messenger il y a un mois pour solliciter un entretien afin de « discuter de l'avenir de Louisa ». Je l'ai envoyé promener.

Byrne haussa un sourcil interrogateur.

— Peut-être Prinny sait-il quelque chose que nous ignorons... À moins d'y être contraint et forcé, il reconnaît rarement sa progéniture illégitime.

— Je vous le répète, elle n'est pas sa fille, grommela Marcus. La seule période où il a soigneusement évité notre domaine, c'est l'année de la naissance de Louisa. Il en aurait depuis longtemps réclamé la garde, s'il avait été convaincu de sa paternité, tout comme cela s'est produit pour Minnie, voilà quelque temps. Le vicomte a toujours été persuadé d'être le père de Louisa, ainsi qu'en a conclu la société, et je vous saurai gré de ne pas insinuer le contraire.

— Mais... elle est certainement au courant de votre filiation.

— Si c'est le cas, elle n'a jamais abordé le sujet, rétorqua Marcus. D'ailleurs, je ne tolérerai pas qu'à cause de vous un quelconque doute sur ses origines puisse germer dans son esprit. Alors, vous fermez votre clapet, compris ?

— Parfait, maugréa Byrne. Mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes aussi irritable. Apprendre qu'elle pourrait avoir un lien illégitime avec Prinny ne lui causerait pas forcément du tort. Les enfants qu'il a reconnus officiellement en ont tiré un profit non négligeable, bon sang ! Vous-même auriez pu largement en bénéficier, si vous ne les aviez pas chassés de Castlemaine, lui et votre mère.

Non seulement cette seule action avait considérablement terni la réputation de Marcus, mais la vengeance de sa mère, les mensonges qu'elle avait répandus sur son compte, l'avaient définitivement sali aux yeux du monde. Neuf ans s'étaient écoulés, mais il en payait encore le prix. Tout cela à cause de ce satané et libidineux prince !

Cette vieille rancune bouillait encore au tréfonds de son âme.

— C'est tout ce qu'ils méritaient, lui et ma mère ! grommela-t-il. Je les ai surpris dans les bras l'un de l'autre à peine une semaine après la mort de Père.

— Et alors ? rétorqua Byrne en vidant son verre. Le vicomte n'a jamais protesté. Et puis il est mort, bon sang ! Ce n'était même pas votre père.

— En tout cas, il s'est comporté comme tel. Et il méritait un minimum de respect de leur part, après tout ce qu'il a fait pour moi.

— Il a laissé son épouse le cocufier, objecta Byrne.

— Et vous, vous pouvez parler ! s'emporta Marcus. Si cela n'arrangeait pas l'affaire du mari, vous n'auriez aucune compagne dans votre lit.

Le regard bleu intense de Byrne se fit glacial.

— Ben voyons, monsieur le donneur de leçons !

— Cela suffit, vous deux ! Nous devrions nous focaliser sur Louisa, dit Iversley en scrutant la salle de bal. Faut-il l'écarter de Foxmoor ?

— Et comment ! Le fait que le meilleur ami de Prinny tourne autour d'elle ne peut être une simple coïncidence.

— Bien. À partir de ce soir, nous ne l'inviterons plus à nos réceptions.

— Cela ne l'empêchera pas – ou du moins, Prinny en l'occurrence – de s'approcher d'elle en d'autres occasions, objecta Marcus plongé dans la contemplation de son verre vide.

— Vous pouvez compter sur moi pour le tenir à distance, affirma Alec. Je ne permettrai jamais qu'on fasse du mal à Louisa. Depuis des mois que nous la préparons à son entrée dans le monde, Katherine et moi nous sommes attachés à elle. Nous ne voulons pas la voir prise dans les filets de Prinny.

— Vous vous inquiétez sans doute pour rien, ajouta Byrne en sirotant son champagne. Que Foxmoor danse un quadrille avec elle ne signifie pas que Prinny l'ait envoyé en mission. Après tout, il succombe à la fraîcheur d'une demoiselle.

— Vous avez peut-être raison, mais cela me rend extrêmement nerveux, admit Marcus.

Pour la première fois depuis une éternité, il aurait voulu pouvoir s'immiscer dans l'assistance sans pour autant susciter de remous, ni de commérages fielleux. Si seulement il pouvait raser cette barbe qui dissimulait cette horrible balafre et ne pas provoquer de pernicieuses rumeurs sur son compte ! Il se moquait bien de ce que tous ces gens pensaient ou disaient de lui, mais Louisa...

Hélas ! il ne pouvait risquer de compromettre les débuts de sa sœur dans le monde en s'affichant à ses côtés, pas plus qu'il ne pouvait l'obliger à se claquemu-  
rer à jamais à Castlemaine. Louisa méritait un meilleur sort. La seule solution restait donc d'accorder sa confiance à Iversley et Katherine, pour quelques

semaines encore, afin qu'ils la chaperonnent et l'accompagnent aux soirées les plus huppées.

Sans lui... songea-t-il.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, à Katherine et à vous, de tous les efforts que vous déployez pour elle.

— C'est la moindre des choses, vous nous avez tellement aidés, répliqua Alec avec une pointe d'émotion dans la voix.

— Ce n'est rien, marmonna Marcus, peu habitué aux remerciements.

S'ensuivit un silence embarrassé qu'Iversley brisa en se raclant la gorge.

— Il est temps pour moi d'aller rejoindre mes invités. Avez-vous l'intention de rester plantés là toute la nuit, tous les deux ?

— Pour entendre Draker se plaindre chaque fois que Louisa acceptera de danser avec un jeune homme qui ne sera pas à son goût ? rétorqua Byrne. Non merci ! Nous irons au Cygne bleu.

— Aller m'asseoir à une table de votre sordide établissement de jeu pendant que vos benêts de clients se livreront à toutes sortes de spéculations sur ma barbe et mon passé ? Plutôt mourir !

— Manifestement, vous n'y avez jamais mis les pieds. Son club n'a rien de miteux, remarqua Iversley. D'ailleurs, il doit y avoir des salons privés.

— Et le meilleur cognac français de contrebande, rétorqua Byrne. Allez, vieille branche ! Ce satané bal risque de s'éterniser. Vous n'allez pas passer toute la soirée à vous ronger les sangs et à vous geler sur cette terrasse en attendant la fin.

— Je pourrais rentrer chez moi... répondit Marcus, forcé d'admettre que Byrne avait raison.

Il ne se sentait toutefois pas d'humeur à supporter la solitude de Castlemaine.



— C'est vrai que vous avez des salons privés ? s'enquit-il.

— Bien sûr, répondit Byrne en esquissant un sourire canaille. Et si vous le souhaitez, je me charge de vous trouver de la compagnie féminine. Cadeau de la maison.

Il n'en fallait pas plus pour lui mettre l'eau à la bouche. Bien que Marcus n'ait jamais su garder une maîtresse et qu'il ait rarement fréquenté des filles de joie, ce soir... au diable les scrupules ! En outre, songea-t-il, Castlemaine lui paraîtrait plus accueillant s'il n'y rentrait qu'au petit matin.

— Allons, Draker, ajouta Iversley, entre frères, nous devons nous serrer les coudes.

Cette remarque empreinte de chaleur lui allégea la conscience et le cœur.

— C'est bon, je viens.

— Génial ! s'exclama Byrne en saisissant la bouteille de madère.

Il versa de nouveau du vin à Marcus, servit ensuite Iversley et porta un toast auquel ses demi-frères se joignirent avec enthousiasme.

— À la Fraternité des Bâtards royaux ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Et à la santé du prince de Galles, notre royal géniteur ! Puisse-t-il rôtir en enfer ! conclut Marcus.



# 1

*Hertfordshire, mai 1814*

*Dissuadez votre jeune maîtresse de céder  
aux commérages, mais soyez vous-même au fait  
du dernier « on dit », afin d'être en mesure  
de distinguer la brebis des loups.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Lorsque la voiture franchit le sommet de la colline, lady Régina Tremaine aperçut pour la première fois Castlemaine, lové au creux de la vallée verdoyante des collines de Chiltern. Le domaine s'avérait aussi splendide que son nom le laissait présager. Avec ses créneaux, ses parapets et ses fenêtres gothiques en pointe, il ressemblait en tout point à un château de la dynastie des Tudor, bien qu'il n'eût pas de douves. Étrange vision que cet édifice perdu au milieu des champs d'orge et des vaches, et ce à seulement trente kilomètres de la capitale... C'était comme tomber sur le mythique château de Camelot en plein cœur de Londres.

— Intéressant, n'est-ce pas ? commenta Cicely Tremaine, sa cousine, chaperon et célibataire endurcie.

— Absolument fascinant ! s'extasia lady Régina, bien que les descriptions dithyrambiques de Louisa l'eussent préparée à une telle vision. J'espère seulement que

l'intérieur n'est pas trop humide et glacé, comme c'est souvent le cas avec ces vieilles bâtisses.

Peu après, lorsqu'un valet les fit entrer, elle découvrit que les lieux n'étaient pas aussi sombres qu'elle le craignait. Au contraire, songea-t-elle. La rumeur courait selon laquelle l'ancien vicomte avait dépensé une fortune, vingt-cinq ans plus tôt, afin de remettre le château en état. S'inspirant de Strawberry Hill, le manoir de Walpole, il avait fait de cet édifice en ruine un chef-d'œuvre de l'art gothique.

Le résultat était splendide. Une impression de robustesse et de caractère se dégageait des charpentes de bois brun et de la ferronnerie. Les anciennes tapisseries suspendues à un mur avaient perdu de leur éclat d'antan, mais la pièce offrait encore des couleurs luxuriantes : l'or généreux des tentures de soie, les bleus et rouges vifs des vitraux à la fenêtre en haut d'un magnifique escalier en acajou...

Comme il était de notoriété publique que lord Draker vivait reclus, Régina s'était attendue à trouver les plafonds maculés de suie et des toiles d'araignées accrochées à tous les fauteuils, et non ce vestibule immaculé, décoré de chandeliers en cristal et d'un tableau de Tintoretto qui témoignait de la richesse et du goût de son propriétaire.

Soit lord Draker était bien plus sophistiqué qu'elle ne l'avait cru, soit il était tout simplement féru de peinture.

Régina avait une préférence pour la seconde option : ses conquêtes masculines avaient pour point commun la superficialité et peu d'intelligence. Les hommes brillants l'assommaient, même s'ils pouvaient tomber dans ses filets lorsqu'elle se donnait la peine de les séduire.

Le majordome, visiblement troublé, s'approcha des visiteuses.

— Bonjour, mesdames. Il doit y avoir un malentendu car Mlle North est à Londres en ce moment, et...

— Ce n'est pas Louisa que je suis venue voir, répondit Régina en souriant. Seriez-vous assez aimable pour annoncer à lord Draker que lady Régina Tremaine souhaiterait avoir un entretien avec lui ?

— L... lord Draker ?

Le visage du domestique s'empourpra.

— Nous sommes bien à Castlemaine, n'est-ce pas ?

— Certainement milady, mais... hum... êtes-vous sûre qu'il s'agit du vicomte que vous voulez voir ?

— Assurément.

— Marcus North, sixième vicomte de Draker.

— Oui, oui, c'est bien lui, s'impatienta Régina. Nous sommes-nous trompées de domaine ?

— Le moment est peut-être mal choisi ? suggéra timidement Cicely qui avait un peu pâli.

Régina gratifia le majordome d'un sourire réfrigérant.

— Sottises ! Voulez-vous nous annoncer auprès de votre maître ?... Sans vouloir vous commander, conclut-elle sur un ton condescendant.

L'homme rougit à nouveau.

— Tout de suite ! Pardonnez-moi, milady, c'est que... Les dames ne sont pas... Milord n'a pas l'habitude de... Je vais de ce pas l'informer de votre arrivée.

Là-dessus, il se rua à l'étage.

— Seigneur ! Voilà un drôle de serviteur, qui semble terrorisé par son maître, remarqua Régina.

— On ne l'appelle pas le vicomte Dragon pour rien, murmura Cicely.

Régina porta alors son attention tour à tour sur le tableau de Tintoretto, illustrant le massacre du dragon par saint George, sur les armoiries des Draker, représentant la même bête noire cabrée, ainsi que sur le noyau d'escalier en acajou au sommet duquel se lovait un autre dragon.

— Je me demande bien pourquoi, ironisa-t-elle.

— Pas seulement à cause des armes de la famille, rétorqua Cicely. On m'a raconté qu'il a fait pleurer un pauvre libraire du Strand, à propos d'un vieux ouvrage tout abîmé qu'il lui avait mis de côté, puis finalement vendu à lord Gibbons. Il aurait aussi, paraît-il, frappé un messenger de Son Altesse, le mois dernier.

— On m'a dit que lord Maxwell hébergeait une chèvre dans sa chambre à coucher. Je ne vais pas pour autant lui envoyer quelqu'un pour la traire. Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte, Cicely.

— Les rumeurs circulant sur le vicomte ont sans doute une part de vérité, dit Cicely qui respirait bruyamment, tourmentée par ses poumons fragiles. Et qu'en est-il de sa mère ? Tu ne te souviens pas des récriminations de lady Draker lorsqu'elle rendait visite à tes parents ?

— Ce dont je me souviens, c'est qu'elle avait une propension à dramatiser la situation. Et puis, ce vicomte ne peut pas être aussi terrifiant qu'on le prétend et avoir élevé une sœur aussi adorable que Louisa... D'ailleurs, celle-ci affirme que leur mère mentait à propos de ces prétendus mauvais traitements.

— Mlle North craint trop son frère pour le contredire, remarqua Cicely à voix basse.

— Je peux t'assurer qu'elle n'a pas l'air de le redouter tant que cela. Elle le hisserait plutôt sur un piédestal.

L'image que donnait Louisa de lord Draker différait tant de celle qu'en avait la société que cela intriguait Régina. Même si leur visite n'avait pas été absolument nécessaire, elle se serait volontiers déplacée, ne fût-ce que pour se forger sa propre opinion.

— C'est la raison pour laquelle, continua-t-elle, Louisa repousse les avances de mon frère. Premièrement parce que le vicomte s'oppose à ce qu'il la courtise, deuxièmement parce qu'elle respecte l'avis de lord Draker.

— Oui, mais...

— Chut ! l'interrompit Régina. Tu entends ?

La voix plaintive du domestique parvenait jusqu'à elles.

— Mais... milord, que dois-je leur dire ?

— Dites-leur que je suis indisposé, répondit une voix masculine. Ou que je suis en Inde. Je me fiche pas mal de ce que vous prétexterez, tant que vous me les virez d'ici !

— Bien, milord, répliqua mollement le serviteur.

Ainsi, lord Draker ne voulait rien entendre... Elle refusa de s'en laisser conter et se dirigea vers l'escalier.

— Que fais-tu ? demanda Cicely interloquée en lui saisissant le bras. Tu ne peux pas...

— Reste ici et occupe-toi du domestique, décréta Régina en se libérant de la faible emprise de sa cousine. J'ai bien l'intention d'avoir cette petite discussion avec lord Draker !

— Mais... ma chère...

Régina avait déjà disparu. Si le vicomte croyait pouvoir se débarrasser d'elle comme d'un vulgaire créditteur alors qu'elle venait de parcourir trente kilomètres pour le voir, il se trompait lourdement.

Parvenue à l'étage, elle embrassa du regard le long corridor puis ouvrit tour à tour plusieurs portes en chêne massif, à la recherche de la pièce où se terrait le vicomte. Elle marqua une pause devant un miroir encadré d'acajou afin d'y examiner son reflet. Son nouveau chapeau seyait à merveille à la mante couleur lilas qui révélait à peine son corsage et mettait en valeur son teint délicat. Parfait ! Lord Draker n'avait aucune chance de lui échapper.

Elle ouvrit une autre porte et jeta un coup d'œil dans ce qui semblait être l'ancre du dragon. Aucune odeur de soufre... mais des allées entières de livres aux couvertures de cuir et aux reliures sophistiquées. Des milliers d'ouvrages formaient une palette de couleurs allant du

marron au bleu marine et confirmaient une fois de plus la richesse et l'érudition du maître des lieux.

La pièce était immense, et s'étendait probablement sur toute une aile de la demeure. Comment une personne pouvait-elle posséder tant de livres ? Sans parler de trouver le temps de les lire ?

Seigneur ! Régina se sentit soudain en difficulté : elle allait avoir affaire à un homme intelligent, ayant à sa portée bien plus de savoir que nécessaire. Elle chassa vite cette pensée troublante. Après tout, ce n'était qu'un homme, en l'occurrence une personne peu au fait de la haute société, de ses affaires courantes... ni des ruses que pouvait déployer une femme. Avec un peu de chance, un sourire mutin et son charme naturel devraient lui suffire.

Bien qu'il n'y eût aucun signe de vie dans la bibliothèque, elle entra et referma la porte derrière elle avec plus de force qu'elle ne l'aurait voulu. Comme tombant des nues, une belle voix de baryton résonna.

— Je suppose que vous avez réussi à vous débarrasser de la sœur de Foxmoor.

Régina sursauta puis leva les yeux pour découvrir une mezzanine. Elle recula afin de mieux embrasser les lieux du regard et y vit le vicomte Dragon en personne. Il se tenait là-haut, face à d'autres étagères couvertes elles aussi de livres. Dos tourné, il prit un ouvrage qu'il ouvrit précautionneusement.

Son allure paraissait négligée : ses cheveux passablement coupés tombaient sur le col de sa chemise, et il portait un costume de futaine couvert de poussière ainsi que des brodequins éraflés.

Il était large d'épaules et de taille imposante. Rien d'étonnant à ce que tous croient la rumeur selon laquelle il était le fils de Prinny et non celui du feu vicomte. Il en avait de toute évidence hérité la stature, mais sans la corpulence qui empoisonnait l'existence de Son Altesse.



Le colosse à la chevelure hirsute remit son livre en place puis s'accroupit pour en chercher un autre, donnant ainsi à Régina une vue sur un postérieur et des cuisses incroyablement musclés qui se devinaient sous le tissu de son pantalon mal taillé.

— Eh bien ? demanda-t-il. La sœur de Foxmoor vous a-t-elle causé du tracas ? Du genre à faire des histoires, à ce qu'il paraît...

— Pas plus d'histoires que n'en ferait une lady offusquée par la grossièreté d'un gentleman.

Il se raidit, se redressa brusquement, et lui fit face. Régina en eut le souffle coupé.

Le vicomte n'avait aucun des traits du père qu'on lui attribuait. Ce qui frappait, en premier lieu, c'était sa barbe. Son Altesse pourrait bien se ronger tous les ongles avant d'arborer des favoris aussi longs. En outre, le prince ne dédaignerait pas troquer sa corpulence contre un corps aussi athlétique : de larges épaules de boxeur, un torse puissant et une taille étonnamment svelte. Même ses mollets semblaient joliment dessinés, bien que ses chaussettes...

Elle cligna des yeux et y regarda à deux fois. Ses chaussettes étaient bel et bien dépareillées.

— Vous avez terminé ? demanda-t-il sur un ton cassant.

— Pardon ?

— Avez-vous terminé votre inspection ?

Un instant décontenancée pour avoir été prise en flagrant délit d'indiscrétion, Régina répondit toutefois avec aplomb.

— Pardonnez ma curiosité. Peu de gens ont l'occasion de voir Castlemaine, encore moins son maître.

— Je ne m'en plains pas. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Il lui tourna le dos et remit en place l'ouvrage qu'il avait en main.

— Je n'ai pas l'intention de prendre congé. Je voudrais vous parler.

— Vous êtes bien la sœur de votre frère ! Une fin de non-recevoir ne vous rebute pas.

— Surtout si elle n'est pas fondée.

— Je suis occupé. Cette explication devrait suffire.

— Occupé ? Non. Lâche, plutôt.

Il fit volte-face et la fusilla du regard.

— Vous me traitez de lâche ?

« Félicitations, Régina... Et tant que tu y es, pourquoi ne pas lui jeter le gant ? »

Cela dit, il fallait reconnaître qu'il était particulièrement agaçant...

— Parfaitement. Cela ne vous dérange pas de calomnier ma famille en écartant votre sœur de nous, mais vous n'avez pas le courage de nous dire en face pour quelle raison !

Le rire tonitruant de Marcus se répercuta dans toute la bibliothèque.

— Vous croyez me faire peur, vous et Foxmoor ?

— Simon m'a dit que vous refusiez de lui parler.

— Il sait parfaitement pourquoi je préfère communiquer par le biais des Iversley. Et s'il continue à vouloir corrompre ma sœur...

— Corrompre ? protesta Régina. Jamais mon frère ne...

— Je me ferai un plaisir de le rencontrer en personne, termina-t-il. Dites à Foxmoor qu'il ne me fera pas changer d'avis en m'envoyant sa sœur.

— Il ignore tout de ma présence ici. Je suis venue à la demande de votre sœur.

— C'est Louisa qui vous envoie ?

— Elle a prétendu que vous ne l'écouteriez pas. Elle espérait que vous accepteriez d'entendre une personne plus expérimentée qu'elle plaider sa cause.

D'autant que les Iversley respectaient la décision de lord Draker et empêchaient Simon d'approcher la jeune fille...

— Louisa a eu tort. Je ne changerai pas d'avis.

— Que reprochez-vous donc à mon frère ? C'est certainement l'un des meilleurs partis de la capitale.

— Je n'en doute pas, dit-il avec un mouvement impatient de la main. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

Régina n'avait pas l'habitude d'être ignorée, encore moins rabrouée. Et que ce soit par ce... lord diabolique, cela dépassait son entendement.

— Je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas avancé un seul argument valable. Car je n'en vois aucun.

— Vous perdez votre temps.

Il la détailla, de son chapeau couleur lilas jusqu'à la pointe de ses coûteuses chaussures. Elle aurait juré déceler un soupçon d'admiration dans les yeux du vicomte.

— C'est bien votre genre, ajouta-t-il d'un air méprisant.

L'irritation la gagna. Lasse de se tordre le cou pour parler avec cet odieux personnage, elle entreprit de gravir les marches menant à la galerie. Elle le traquerait jusque dans ses retranchements et l'obligerait à l'écouter.

— Et quel est ce genre, je vous prie ?

— Celui d'une femme de rang, fortunée et frayant dans les hautes sphères de la société.

— Tout comme votre sœur.

— Seulement jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un époux décent. Je n'ai pas envie qu'elle mène la même vie que ces pimbêches qui passent leurs journées à choisir la couleur de leur robe de bal, rétorqua-t-il en la dévisageant.

La muflerie de son interlocuteur plongeait Régina dans un abîme de perplexité. Elle monta la dernière marche qui la séparait de lui.

— Je suppose que vous préféreriez qu'elle convole avec un énergumène tel que vous, un ermite à la barbe mal taillée. Et qu'elle passe ses journées à congédier ses visiteurs.

Il lui décocha un regard noir. Bonté divine ! Il avait les plus beaux yeux qu'elle ait jamais vus, mordorés, frangés de cils noirs. Dommage qu'en cet instant ils aient été en train de la transpercer de part en part.

— Cela vaut toujours mieux que de vivre aux crochets de Prinny et des gens de son espèce, dit-il.

— Oh ! je vois... Vous vous opposez à Simon uniquement à cause de son amitié avec Son Altesse. Vous ne voulez pas que votre sœur fréquente le cercle de votre père, après tout le mal que vous vous êtes donné pour vous en tenir à l'écart pendant toutes ces années !

— Et comment ! Et puis...

Il s'interrompit brusquement et des rides suspicieuses se creusèrent au coin de ses magnifiques yeux.

— On pourrait croire que la fille d'un duc ne s'abaisserait pas à colporter des commérages choquants sur la parenté d'un gentleman, et encore moins en présence de l'intéressé. La frivolité des personnes de votre acabit m'étonnera toujours autant.

— Non mais, regardez-moi cet ermite mal embouché ! J'en ai assez de vos idées toutes faites sur les personnes de mon genre, s'exclama Régina en se dirigeant vers l'escalier. Si vous préférez que Simon et Louisa se rencontrent en cachette, je n'y vois personnellement pas d'inconvénient. Et je me moque qu'on les surprenne dans une situation compromettante et que le scandale éclate. Je vais de ce pas annoncer à mon frère qu'il peut continuer à organiser ses petites visites secrètes.

— Stop ! cria-t-il.

Un sourire narquois aux lèvres, elle s'arrêta devant les marches.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? s'exclama-t-il.

— Non, non, je ne vous ennuierais pas avec ça, vous êtes bien trop occupé. À l'évidence, j'ai déjà abusé de votre précieux temps. Je vais donc vous quitter.

Comme elle commençait à descendre, il se précipita et l'agrippa par le bras.

— Vous ne partirez pas avant de m'avoir expliqué ce qui se trame dans mon dos !

— Êtes-vous certain d'avoir quelques minutes à m'accorder ? ironisa-t-elle. Je ne voudrais pas vous imposer ma présence.

— Vos insinuations à propos de visites secrètes ont intérêt à ne pas être une ruse destinée à retenir mon attention !

— Une ruse ? Vous ne croyez tout de même pas qu'une femme qui passe son temps à décider quelle robe elle va mettre puisse être assez astucieuse pour bernier un gentilhomme tel que vous !

Il ravala un juron.

« Prends ça, espèce d'ours mal léché ! »

Régina était si occupée à se féliciter de sa repartie qu'elle en loupa une marche et faillit tomber. Lord Draker la rattrapa de justesse par la taille et la retint d'une main ferme.

Pendant un court instant, ils demeurèrent sans voix.

Un parfum de lotion capillaire et de savon la fit douter une seconde de l'image de rustre qu'elle s'était forgée de lui.

Puis les yeux du dragon se posèrent sur le décolleté audacieux que laissait entrevoir la pelisse de Régina, et s'y fixèrent.

Les hommes promenaient souvent leur regard sur sa poitrine, et Régina utilisait parfois cela à son avantage. Cette fois, cependant, cela lui causa un certain malaise. Elle ressentait fortement ce désir masculin de la

dévorant... et de l'emporter avec lui dans cette ardeur charnelle.

Une légère rougeur colora ses joues. Elle ouvrait la bouche pour le remettre à sa place lorsqu'elle remarqua l'extrémité d'une vilaine balafre que dissimulait sa barbe épaisse. Elle en avait entendu parler, mais personne n'avait su en dire l'origine ou la décrire.

Il croisa son regard.

— Faites attention, dit-il sèchement. Vous auriez pu vous faire mal en tombant.

Régina frissonna. Comment avait-il hérité d'une balafre aussi affreuse ?

Avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit, il la souleva comme si elle était aussi légère qu'une plume et la déposa deux marches plus bas.

— Maintenant, lady Régina, vous allez m'expliquer précisément ce que vous sous-entendez par ces visites secrètes. Et vous n'irez nulle part avant de m'avoir tout dit.

La voix grave de lord Draker provoqua une bouffée de chaleur au creux des reins de Régina. À l'évidence, elle avait dérangé le dragon dans son sommeil.

Restait maintenant à savoir ce qu'elle allait faire de lui...

## 2

*Ne laissez jamais votre protégée  
en présence d'un jeune homme,  
qu'il soit désargenté ou bien un gentleman riche et titré.*

Mlle Cicely Tremaine, *Le Bon Chaperon*

Subjugué, Marcus dévorait des yeux la sœur de Foxmoor déambulant avec nonchalance au milieu de la bibliothèque. Sa démarche était aussi fluide et envoûtante qu'une sonate. Il y avait bien longtemps qu'il n'en avait pas entendu...

Impossible de détacher son regard des formes généreuses de sa visiteuse vêtue d'une toilette manifestement du dernier cri. Il aurait donné la moitié de sa fortune pour tenir ce corps sur ses genoux, y promener les mains, respirer cette peau parfumée enveloppée de fine mousseline.

Il se ressaisit. Jamais une femme aussi hautaine ne le laisserait s'approcher d'elle. Alors qu'il venait de lui épargner une chute fâcheuse, elle l'avait dévisagé comme s'il s'apprêtait à abuser d'elle.

La pensée l'avait effleuré. Quelle idée, aussi, d'arborer un corsage aussi aguicheur !

Bien qu'elle ait prétendu le contraire, son frère avait dû manigancer sa venue. N'était-ce pas ainsi que l'on

apaisait les dragons, dans les contes et légendes, en leur envoyant une jeune et jolie vierge ?

Régina avait fait preuve de bravoure. Peu de demoiselles de la haute société auraient osé pénétrer ainsi de force chez lui. D'autant que la rumeur n'était guère à l'avantage de Marcus. Cette lady était particulièrement sophistiquée, à tel point qu'on l'avait surnommée « La Belle Dame Sans Merci » – en référence à la beauté sans cœur évoquée par le poète Chaucer.

Son frère l'avait envoyée en mission : Marcus avait tout intérêt à ne pas l'oublier.

« Méfiance ! »

— Bon ! reprit-il, pressé de la voir quitter son domaine avant qu'elle ne l'envoûte par son chant de sirène. Je vous écoute.

Elle se planta devant lui, fière et altière. Pourquoi fallait-il qu'elle soit aussi blonde ? Son talon d'Achille... Les boucles dorées qui tombaient en cascade sous ce chapeau à plumes étaient un appel au crime.

Bon sang ! Il n'avait pas besoin de ça, pas maintenant. Elle le dévisagea d'un air glacial.

— Votre sœur et mon frère sont bien décidés à se voir. Si vous ne donnez pas votre accord à leurs entrevues, ils s'efforceront d'échapper à la vigilance de leurs gardiens. C'est la meilleure manière de les inciter à se cacher. Imaginez qu'on les surprenne dans une situation compromettante ! Cela ferait d'ailleurs bien plus de tort à Louisa qu'à mon frère.

— C'est bien pour cela qu'elle ne fera jamais rien d'aussi risqué.

— Vous croyez ? Je suis ici précisément parce que votre chère protégée ne souhaite pas agir sans votre aval.

— Vous avez parlé à Louisa ? interrogea-t-il inquiet.

— J'ai tenté de l'en dissuader. Elle était prête à suivre aveuglément mon frère... J'ai réussi à la convaincre que même un duc n'était pas forcément au-dessus de tout



soupçon et que si on les surprenait dans les bras l'un de l'autre, ils seraient la proie du scandale.

— Au diable, le scandale ! Je refuse tout simplement qu'elle approche votre frère et sa clique d'amis !

— À l'évidence, Louisa ne partage pas votre aversion pour Son Altesse.

C'était bien là le problème... Louisa ignorait qu'il était le fils illégitime du prince. Sa mère l'avait abandonnée alors qu'elle n'avait que dix ans, et tout ce dont elle se souvenait, c'était d'un gentil « Oncle George » qui de temps en temps lui apportait des cadeaux. Marcus s'était donné beaucoup de mal pour qu'elle n'ait pas vent des ragots circulant sur la pseudo-amitié entre sa mère et le prince.

Lui-même n'avait entendu ces commérages pour la première fois qu'à l'âge de onze ans, lors d'un séjour à Harrow. Dès son arrivée, une espèce d'imbécile l'avait surnommé « le bâtard de Prinny ». Aussi, peu de temps après la naissance de Louisa s'était-il juré de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour la protéger de cette infamie. D'autant que le sang de sa sœur n'était pas souillé comme le sien...

Il avait toujours tenu parole, et voilà que cette séductrice et son satané frère menaçaient d'exposer Louisa à la vindicte publique. Il ne le tolérerait pas !

— Vous êtes suffisamment intelligente pour comprendre que ma sœur n'est pas armée pour affronter la haute société et accepter les témoignages d'affection de votre frère.

— Elle apprendra avec le temps. Elle le rend heureux, c'est tout ce qui importe.

— D'étranges sentiments venant de vous, milady, dit-il en ricanant.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? rétorqua-t-elle, piquée au vif. Vous ne me connaissez même pas !

— Qui ne connaît pas lady Régina Tremaine ? Celle qui refuse les avances de tant d'hommes et n'en

collectionne pas moins les demandes en mariage au fil des ans. Aucun n'est à votre goût, milady ? Ou bien ne trouvez-vous pas le lord richissime qui réponde aux aspirations de votre famille ?

Les joues de Régina s'empourprèrent.

— Je vois que vous suivez les derniers ragots.

— Maintenant que je vous ai rencontrée, je ne pense pas qu'il s'agisse de mensonges éhontés.

— Je pourrais en dire autant en ce qui vous concerne.

— Oh ? Et que raconte-t-on à mon sujet, ces temps-ci ?

Personne n'avait encore jamais osé lui révéler ce que l'on colportait à son propos. Un sourire narquois se dessina sur les lèvres de lady Tremaine.

— On dit que vous êtes un personnage austère, doté d'un caractère épouvantable, et que vous dissimulez de sombres secrets.

— On dit, grommela-t-il, que vous aimez remettre à leur place les jeunes parvenus. Que votre langue bien pendue vous vaut d'être la coqueluche de cette société corrompue, depuis le jour de votre entrée dans le beau monde, il y a sept ans.

— Six, corrigea-t-elle sèchement. Quant à vous, vous maltraitez les marchands, et rabrouez sans raison apparente les messagers qui ont le malheur de frapper à votre porte.

— Il paraît qu'un idiot de poète est en train d'écrire des vers dédiés à votre cruauté.

— Il paraît encore que William Blake, ce sombre artiste, s'est inspiré de vous pour l'un de ses horribles tableaux représentant des dragons.

Marcus possédait en effet une de ces « horreurs ». Le peintre était une connaissance de Katherine et la lui avait offerte. Il avait cru à une plaisanterie... jusqu'à aujourd'hui.

D'un air mauvais, il inclina la tête pour se retrouver nez à nez avec l'impudente.

— On dit que vous êtes une beauté arrogante qui croit que le soleil se lève et se couche pour elle, tout simplement parce qu'elle est la fille d'un duc.

— On dit aussi que vous dévorez les enfants au petit déjeuner, renchérit-elle. Avec de la confiture.

L'ineptie de cette dernière remarque le déconcerta et s'il y avait une chose qu'il détestait, c'était qu'on le prenne de court.

— On vous appelle « La Belle Dame Sans Merci ».

Leurs visages étaient à présent si proches l'un de l'autre que la plume du chapeau de Régina effleura le front de Marcus.

— On vous surnomme « le vicomte Dragon ». Mais voyez-vous, le beau monde a besoin de se distraire, aussi attribue-t-il ces sobriquets aux personnages craints, enviés ou admirés. Ils ne révèlent absolument rien de particulier, ni sur vous ni sur moi, et vous devriez le savoir.

Cette analyse pertinente des commérages ayant cours parmi les hautes sphères le laissa perplexe. Il s'écarta d'elle et rétorqua sur un ton menaçant :

— Vous n'avez pas rapporté l'essentiel des ragots me concernant : que j'ai violemment renvoyé ma mère, l'obligeant à vivre au crochet de ses amis – parmi lesquels vos parents par exemple –, que j'ai refusé d'honorer les dernières volontés de mon père, etc. Vous avez certainement entendu tout cela, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Pourquoi n'en avez-vous pas fait mention ? Peut-être parce que vous y croyez ?

— Le devrais-je ? Est-ce vrai ?

Marcus en resta un instant sans voix. Personne n'avait jamais osé lui poser la question.

— Pensez ce que vous voulez. De toute manière, mon opinion importe peu.

— Elle importe pour moi, dit-elle sur un ton qui lui parut si sincère que cela le troubla.

— Cela ne fait aucune différence, grommela-t-il.

— Très bien.

Comme Régina gardait le silence, il lui en voulut de réserver son avis. Certes, il pouvait s'en passer. Il s'en fichait, d'ailleurs, même s'il provenait de la plus belle femme qui ait jamais mis les pieds dans sa bibliothèque.

— J'ignore pourquoi nous nous sommes à ce point éloignés du sujet, reprit-elle enfin. Il ne s'agit ni de vous ni de moi, mais du bonheur de Louisa et de mon frère.

Qu'elle aille au diable ! Cette femme lui chauffait les oreilles, avec ses réflexions absurdes sur le bonheur de son frère. Ce n'était qu'une dangereuse séductrice, une petite hypocrite terriblement aguichante, avec un corps qui appelait aux...

Marcus se ressaisit. Voilà l'exacte réaction qu'avait espérée Foxmoor en envoyant sa sœur en mission. Bon sang !

— Oui, nous évoquions les viles manœuvres de votre frère pour corrompre ma sœur. Il ne peut en être autrement. Louisa n'aurait pas osé, de son propre chef, contrarier mon souhait. Elle peut parfois se montrer obstinée, mais pas idiote.

— À l'évidence, vous n'avez jamais été amoureux. Sinon vous sauriez que deux êtres qui s'aiment ne se comportent pas de façon rationnelle.

— Qui s'aiment ? Ha ! Après deux ou trois quadrilles lors de son bal d'introduction ? Ils n'ont pas pu se voir en dehors.

Il contourna son interlocutrice et s'avança vers la cheminée.

— Lors de ces soirées, il arrive qu'une demoiselle se promène sur la terrasse, répliqua-t-elle en l'observant s'emparer du tisonnier, et qu'un gentleman tombé sous le charme la suive dans le parc. Quelques rencontres suffisent à transformer ce charme en passion.

— Il est probable que ma sœur rêve à l'amour, dit Marcus en remuant les braises dans le feu. Cependant, votre frère ne semble pas avoir les mêmes nobles intentions.

— Si vous insinuez qu'il projette de ravir la vertu de votre sœur...

— Croyez-moi, il n'y trouverait pas son compte.

Marcus soupçonnait que les attentions dont sa sœur faisait l'objet avaient un rapport avec Prinny.

— Vous ne pouvez décemment penser qu'il en a après sa fortune ! Simon est suffisamment pourvu.

— Très bien. Car s'il décidait de l'épouser, je la déshériterais et il n'aurait pas un penny venant des Draker.

Il faillit revenir sur ses paroles lorsqu'il vit l'expression ahurie de lady Tremaine. Il ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire et souhaitait seulement qu'elle y réfléchisse à deux fois avant de devenir complice dans cette fâcheuse entremise.

— Une telle menace n'empêchera pas mon frère de faire les yeux doux à votre sœur, répondit-elle calmement. Cela ne fera que l'encourager davantage à la voir sans votre consentement... et me convaincre de les y aider.

— Comment ? Et par là même risquer un scandale ? Vous n'oseriez pas !

— Si leur bonheur en dépend, je n'hésiterai pas une seconde.

Marcus grommela un juron inintelligible. Sans doute était-il grand temps que lady Régina découvre la vraie nature de Foxmoor.

Si elle croyait à ces balivernes concernant l'amour, elle n'approuverait jamais ses machinations.

Mais si elle avait connaissance des véritables motivations de son frère... Mieux valait mettre cartes sur table, et sans tarder, estima-t-il.

— Vous êtes-vous demandé pourquoi, alors qu'il peut courtiser la femme de son choix, il a précisément

jeté son dévolu sur une demoiselle dont la famille et les amis lui sont si opposés ?

— Il l'aime, voilà tout.

— Il aime plutôt l'idée d'être Premier ministre, répliqua-t-il, cinglant. Voyez-vous, Prinny, l'ami de votre frère, s'est attaché à ma sœur pendant les années où il jouait le rôle d'« Oncle George ». Aujourd'hui, il est furieux que je refuse qu'il s'approche d'elle.

— Vous interdisez à Son Altesse de la voir ? Et il tolère cela ?

— Pourquoi pas ? Il ne peut pas la forcer, il n'a aucun lien avec elle. Louisa est simplement la fille de sa précédente maîtresse, mais cela ne l'empêche pas de vouloir fourrer son nez dans des affaires qui ne le regardent pas. Il suffit de voir ce que lady Fitzherbert et lui ont infligé à cette pauvre fille, Minnie, après la mort de sa mère, une autre de ses maîtresses. Tout le monde savait qu'elle n'était pas la fille de Prinny, pourtant, il s'est battu pour en avoir la garde, et a eu gain de cause. Par abus de pouvoir.

« Par chance, quelques-uns des secrets du prince me sont familiers. Il n'osera donc jamais me défier directement, mais il tente d'atteindre Louisa par le biais de votre frère, un homme prêt à tout pour sa carrière politique. Y compris à m'enlever la protection de Louisa.

Soudain blême, Régina eut un mouvement de recul.

— Vous croyez que... Prinny utilise Simon...

— J'ai l'intime conviction qu'il agit sur ordre du prince. Votre frère ferait tout pour lui plaire en échange de son soutien, lorsque par exemple Son Altesse accéderait au trône.

— Pourquoi Louisa n'a-t-elle jamais fait allusion à vos soupçons ?

— Elle ne sait rien. Je ne voulais pas lui parler des motivations de votre frère... et la blesser.





8015

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*Le 16 septembre 2013*

Dépôt légal : septembre 2013  
EAN 9782290081587  
L21EPSN001015N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*